

visible, malgré ses énergiques propos d'insurgé, celui qu'on leur présentait. Le comte ressentait une émotion pénible à la vue de cet homme qui connaissait le mystère du lac de Grand-Lieu et l'avait sans aucun doute révélé au marquis. Quant à Raoul, outre que la figure du misérable lui déplaisait profondément, il se souvenait qu'il avait paru vouloir l'assassiner pendant son duel avec Gaetan, et il s'indignait d'être sur le point de combattre sous le même drapeau que ce hideux champion du trône et de l'autel. Cependant, comme dans les guerres civiles on ne choisit ni ses auxiliaires ni ses ennemis, et que toutes les causes, mêmes les plus favorisées sous le rapport de l'honneur, ont leurs soldats dépravés, leurs combattants sans vergogne, qu'on méprise, mais dont on se sert, le comte et son fils, après s'être consultés du regard, convinrent tacitement de ne point faire d'esclandre et se résignèrent à tolérer ce Roch Duhoux, ainsi qu'ils avaient déjà consenti à traiter en compagnon d'armes le marquis d'Aprenmont. Les choses d'ailleurs étaient telles à cette époque que, si graves qu'elles fussent, les préoccupations de la vie de famille cédaient bien vite à l'empire des nécessités inflexibles de la vie publique. Le citoyen dominait l'homme, le royaliste primait le grand seigneur.

Après une inclinaison de tête presque imperceptible, le comte dit bruyamment au protégé du marquis.

—Tâchez d'avoir encore plus de bravoure que de probité, et ce ne sera pas de trop, car nous allons nous trouver aux prises avec une armée que nous n'intimiderons pas aisément.

—Alerte ! voilà les Mayençais !

Ce cri venait de retentir au loin. Il se répercuta en un instant, bondit d'écho en écho et éclata comme un tonnerre, proféré par des milliers de voix.

Soudain des roulements de tambour signalèrent l'approche du danger. Les Vendéens coururent aux faisceaux. Tout le monde s'arma. Le comte prit le commandement supérieur. Il ordonna de s'égailler. Peu à peu les insurgés disparurent derrière les buissons, les touffes de genêts, les bouquets de bois, et se rendirent invisibles même aux regards les plus perçants. Les deux pièces de canon, dirigées par Roch Duhoux, furent cachées dans un taillis pour faire feu sur les républicains dès que la mystérieuse et terrible mousqueterie des royalistes serait parvenue à les ébranler.

Un quart d'heure plus tard, un silence profond régna autour du lac de Grand-Lieu. Mais une poignante anxiété semblait en quelque sorte planer dans l'air, car les oiseaux eux-mêmes, inquiets d'apercevoir tant d'hommes immobiles et attentifs, ne chantaient plus. Seul un vent léger, qui agitait les feuilles des arbres et ridait la surface de l'eau, animait la perspective. Bientôt, cependant, une sourde rumeur se fit entendre, elle grossit, elle se propagea, on eut dit un bourdonnement de guêpes, un piétinement de troupeaux. Cette rumeur croissante était produite par l'arrivée des éclaireurs mayençais, lesquels marchaient avec lenteur, sondant les haies, interrogeant les replis du sol, l'oreille tendue, les yeux en éveil. Tout à coup ils s'arrêtèrent, déchargèrent leurs fusils sur des touffes de charmaillies, d'où l'on riposta par un feu meurtrier, puis ils revinrent sur leurs pas, et retournèrent vers la première colonne d'avant-garde qui les suivait.

Deux régiments, les 32^e et 62^e d'infanterie, s'élançèrent alors au pas de charge, puis, se déployant en tirailleurs, s'égaillèrent, eux aussi, dans toutes les directions, et délogèrent avec une irrésistible impétuosité les Vendéens des abris où ils s'étaient réfugiés. Le combat dura une heure à peine, recommençant à plusieurs reprises, car chaque fois que les insurgés étaient chassés de leurs retranchements de verdure ils reprenaient position plus loin, et forçaient les bleus à les déloger de nouveau. Mais rien ne pouvait arrêter l'élan de ces intrépides soldats de Mayenne, pas même le courage héroïque du comte et de Raoul, qui, débouquant d'un petit bois à la tête des plus braves, se jetèrent sur les bleus, les prirent en flanc et s'efforcèrent de mettre le désordre dans quelques bataillons de volontaires nationaux qui s'étaient imprudemment engagés.

Ils se virent contraints de battre en retraite, de suivre l'exemple de Gaetan et de Roch Duhoux qui avaient déjà pris la fuite, abandonnant les deux pièces de campagne, dont la voix de bronze avait retenti sans succès.

Tandis que la cavalerie se mettait à la poursuite des vaincus, un repos d'une heure était accordée à l'avant-garde des Mayençais. Des sentinelles furent placées dans tous les chemins ; les bleus se couchèrent sur l'herbe, au bord du lac. Aucune dévastation ne fut commise, car le général Kléber avait rigidelement défendu que les soldats, sans un ordre formel de la commission civile ou des chefs militaires, se permissent le moindre dégât dans le pays, et, grâce à la sévérité de son site, dont les rives n'étaient et ne sont encore boisées qu'à de longs intervalles, le lac de Grand-Lieu devait être épargné.

En ce moment, un cavalier s'arrêta devant le château de Morsanges. C'était un grand jeune homme d'une beauté remarquable sous l'uniforme d'officier républicain. Mais il était pâle et triste, il contemplait d'un air à la fois curieux et navré l'habitation seigneuriale réfléchie dans les flots bleus du lac. Ce jeune homme n'était autre que Bénédicte, capitaine d'état-major, aide de camp du général Kléber.

II

Bénédicte se tenait encore immobile et soucieux devant la grille du château de Morsanges, lorsqu'il sentit une main se poser sur son épaule. Il se retourna et se trouva en face du général Kléber, lequel le considérait avec le sourire légèrement railleur qui lui était habituel.

—Diable ! lui dit le général, il paraît que cette jolie bicoque vous intéresse beaucoup. Avec quel sentiment de tristesse et de vénération vous la contemplez ! Il est probable que vous avez connu les aristocrates, comme on dit de nos jours, à qui appartient cette charmante propriété.

Le capitaine fit un effort sur lui-même et maîtrisa son émotion.

—Oui, mon général, je les ai connus, car je suis né dans ce pays.

—Ah ! ah ! reprit Kléber. Alors vous êtes un peu Vendéen, mon cher Bénédicte.

Sans la Révolution, je ne serais pas ce que je suis. C'est vous dire, mon général, que je suis comme vous, Français de cœur et républicain de conviction, quoiqu'il ne m'approuve pas toujours ce qui se commet d'excessif au nom des principes que je professe, et qui seront, je l'espère, la loi souveraine de l'avenir.

—Je vois, mon ami, que nous pensons de même, reprit Kléber en devenant sérieux. Nous voulons l'un et l'autre le triomphe de l'égalité démocratique, c'est-à-dire la possibilité pour chacun de s'élever et de parvenir par la seule force de son intelligence, de son courage et de son travail. Plus de caste privilégiée, plus d'aristocratie dominatrice ! Ah ça ! reprit-il, la famille dont vous me parliez tout à l'heure est noble, n'est-il pas vrai ?

—Noble d'origine et noble de cœur ! répondit Bénédicte en s'animant.

—Et vous l'aimez ?

—De toute mon âme, quoique je ne l'ai pas vue depuis des années.

—Elle a émigré, sans doute, selon la mode des gentilshommes, mode qui, je le reconnais, est à présent pour eux une nécessité de salut.

—Plût à Dieu qu'elle eût suivi l'exemple ! Je crois plutôt qu'elle est restée en ce pays et qu'elle a pris part à l'insurrection.

—S'il en est ainsi, capitaine, je vous plains, puisque vous allez être obligé de vous battre contre des gens qui ont votre estime et votre affection.

Bénédicte refoula un profond soupir.

—Je ferai mon devoir, mon général, dit-il, tout en regrettant que la fatalité me jette au milieu d'une guerre civile.